

Pendant huit ans, il a sillonné le monde à la recherche des derniers sites préservés. Aujourd'hui, son aventure est un livre magnifique et une grande exposition itinérante

# Sebastião Salgado

## AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA TERRE

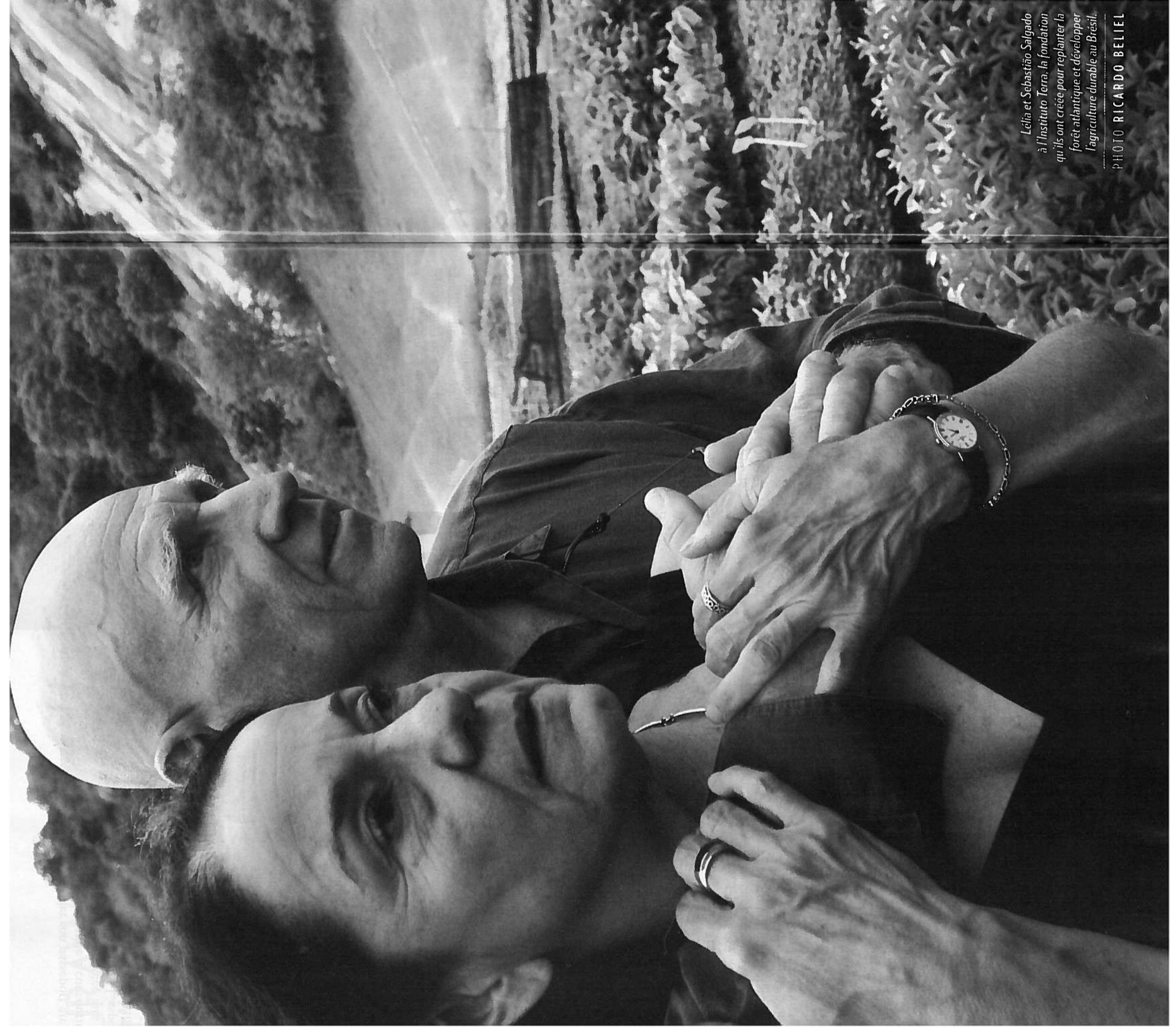
2008. FORÊT  
INDONÉSIENNE  
CHEZ LES  
MENTAWAI  
Des femmes  
pêchent à la nasse,  
tout en fumant.



Ils s'aiment et regardent dans la même direction, celle de l'humanité, splendide et déchirée. Sebastião Salgado est un témoin majeur de son temps. Brésiliens, mais Parisiens d'adoption, Sebastião et Lélia, unis depuis cinq décennies, conçoivent ensemble des projets au long cours. Il arpente le monde avec ses objectifs, elle s'occupe des publications et des événements. Aujourd'hui, ils présentent « Genesis » : une exposition à Londres – à Paris en septembre – et un album, dont une édition prestige à tirage limité. L'Unesco et Paris Match soutiennent leur plaidoyer pour la planète.

Lélia et Sebastião Salgado  
à l'Instituto Terra, la fondation  
qu'ils ont créée pour replanter la  
forêt atlantique et développer  
l'agriculture durable au Brésil.

PHOTO RICARDO BELIEL



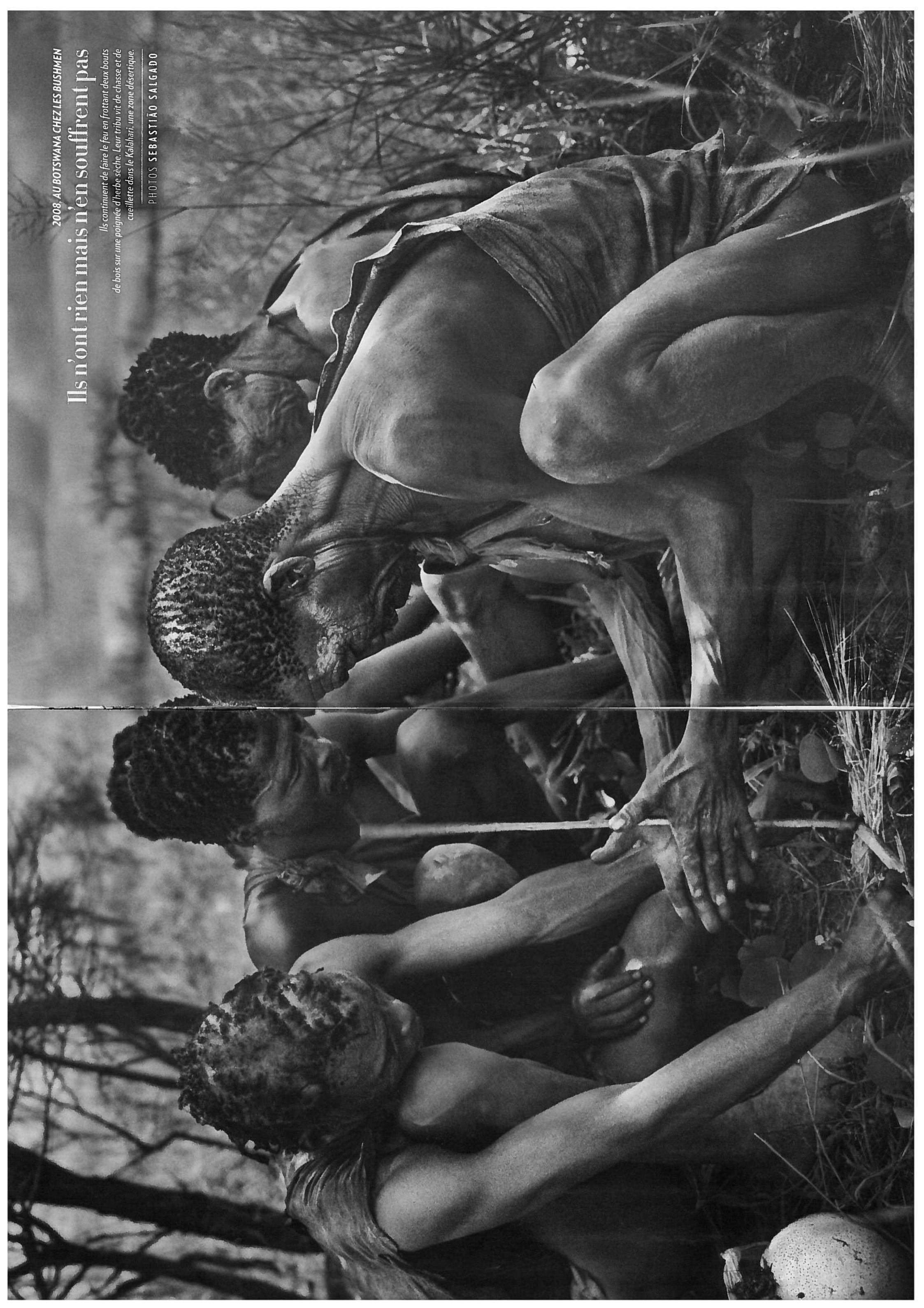


2008, AUBOTSWANA CHEZ LES BUSHMEN

## Il n'ont rien mais n'en souffrent pas

*Ils continuent de faire le feu en frottant deux bouts de bois sur une poignée d'herbe sèche. Leur tribu vit de chasse et de cueillette dans le Kalahari, une zone désertique.*

PHOTOS SEBASTIÃO SALGADO





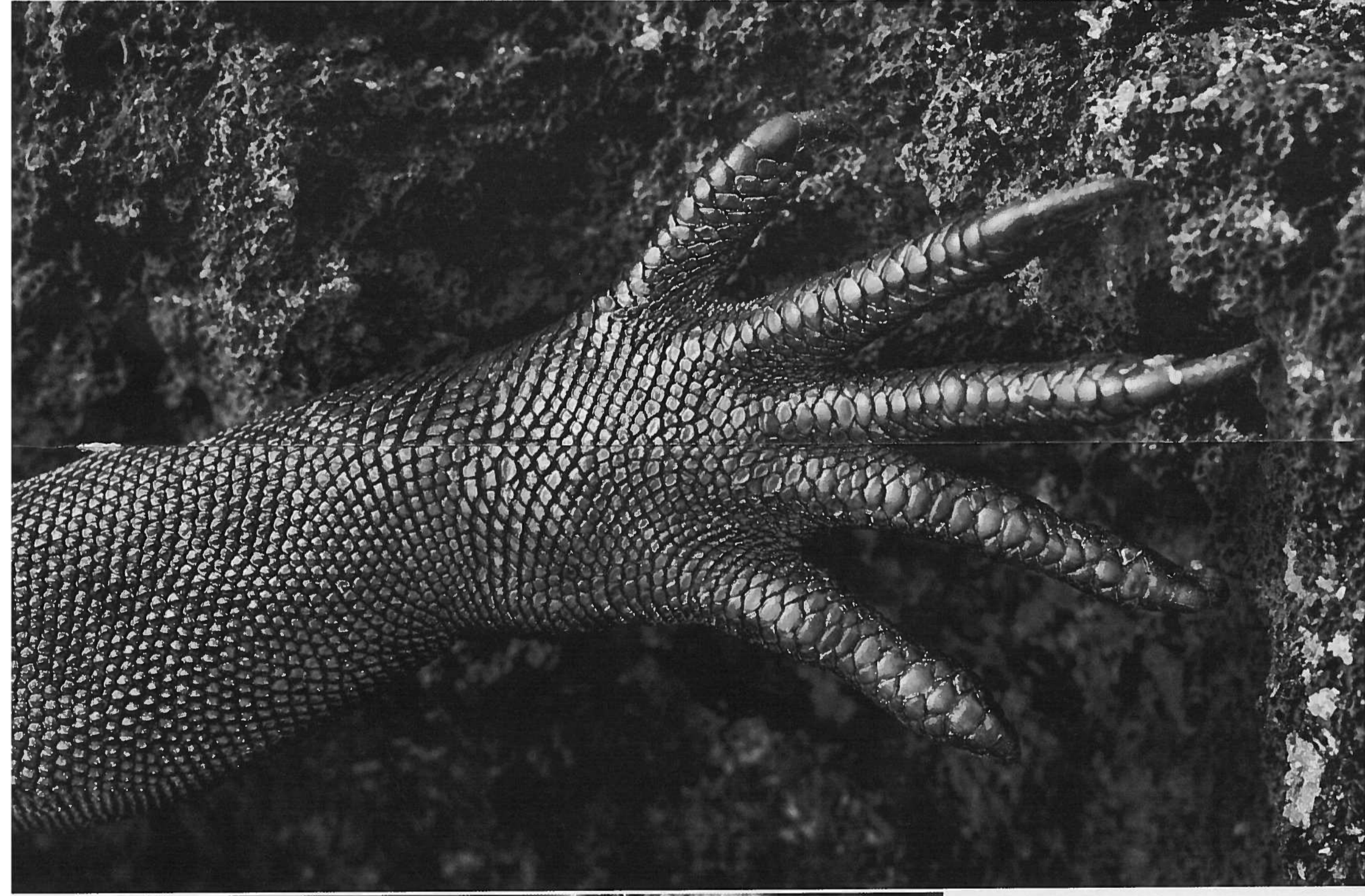
2004, ÎLES GALAPAGOS

## Une résurgence de la préhistoire avec cette patte d'iguane, bien vivante...

2008, PAPOUASIE-NOUVELLE-GUINÉE  
Ces hommes, quasi nus hormis quelques cerceaux et des étuis péniliens, partent cultiver un lopin de terre en pleine jungle.



8, PAPOUASIE-NOUVELLE-GUINÉE  
d'une cascade sacrée, un chasseur-cueilleur, au corps  
nillé de boue, a enfilé un casque d'argile et des faux ongles aiguisés.  
Silure identique à celle de ses plus lointains ancêtres.







2009. GÉORGIE DU SUD

Pour les éléphants  
de mer, le désert blanc  
demeure un paradis

Non loin des Malouines, ces éléphants de mer



2012, SIBÉRIE

# Dans le froid polaire, le blizzard est leur seul ennemi.

*Les Nenets, derniers nomades éleveurs de rennes, tirent tout de leur bétail : la viande pour se nourrir, des peaux pour s'habiller et fabriquer leurs tentes.*





# SALGADO COMPOSE DES PARTITIONS POUR LES DAMNÉS DE LA TERRE, BOULEVERSÉ PAR LEUR DIGNITÉ

PAR KAREN ISÈRE

Accroché au harnais, l'œil collé au viseur, Sebastião Salgado se penche par la porte ouverte du petit avion. Le 28 décembre 2012, il survole son domaine au Brésil. Mais, à 400 mètres d'altitude, le moteur se tait brusquement, l'appareil plonge... « Il n'y avait plus que le mugissement de l'air et une folle question : comment sera la mort ? » Pas de prière, il est athée. Mais les dieux de la planète ont peut-être voulu protéger celui qui en a si bien chanté la beauté. L'avion frôle une butte et s'enfonce dans une clôture. La carlingue est détruite. Le photographe et le pilote s'extrait, légèrement blessés, miraculés. Mais, durant quelques nuits, Salgado sera hanté par ces instants, où la violence du vent promettait l'ancêtre-tissement. « Genesis », son périple de huit ans, se termine face à la mort, comme il avait commencé...

Pour comprendre cette ultime aventure, il faut remonter le temps jusqu'à une rencontre déterminante, il y a cinq décennies, à l'Alliance française de Vitória, sur la côte brésilienne. Lélia, ravissante brune de 17 ans, étudie le piano et le français. Son regard croise des yeux bleus pétillants : Sebastião, 20 ans, étudiant en économie. « Il était

si intelligent », dit-elle aujourd'hui. « Elle était si farouche, si vive », dit-il. Ils sortent ensemble deux jours après, ne se quitteront plus jamais. Menacés par la dictature au Brésil, les amoureux fuient à Paris. Il est économiste à l'Institut international du café. Elle a besoin d'un appareil photo pour ses études d'architecture. « On a acheté un Pentax, dit Sebastião. On déchiffrait péniblement le mode d'emploi. Et puis j'ai pris un cliché de Lélia. La première photo de ma vie. Dans l'objectif, j'ai senti le monde venir à ma rencontre d'une façon neuve, palpitante. » Il décide d'abandonner une carrière prometteuse et de se lancer dans la photo, à presque 30 ans.

## « La première photo de ma vie : un cliché de Lélia, et j'ai senti le monde venir à moi »

Au début, il se fait gentiment charrier par les jeunes reporters : drôle de « vieux », qui sait à peine se servir d'un flash ! Il leur parle du peintre Géricault, s'extasie devant « Le radeau de la Méduse », ces naufragés sculptés par une lumière lyrique. Un artiste est né. A l'heure de la couleur, il se consacre au noir et blanc, qui souligne l'intensité de la présence humaine. Prodigieusement doué, il aurait pu mettre son sens de la composition et de la texture au service des stars ou de la haute couture. C'est vers les oubliés qu'il se porte. Dans une société qui zoome et zappe de plus en plus vite, Salgado suit des mois, voire des années, un même fil. Ses photos de famine au Sahel sont plus que saisissantes : elles créent du sens, révèlent, visage après visage, l'ampleur de la tragédie... Le photographe se fait humaniste, délaissant l'actualité brûlante pour arpenter le monde entier, questionnant les grands bouleversements : la disparition du travail manuel (série « La main de l'homme »), les populations déplacées de la planète (« Exodes »). Il montre la pénombre dantesque d'une mine d'or, la dignité d'un drapé féminin sur un chemin de larmes... Misérabiliste ? Non. C'est bien le paradoxe. Issu d'un pays du « tiers-

monde », comme on dit alors, Salgado se sent de plain-pied avec les damnés de la terre, bouleversé par leur malheur mais ébloui par leur dignité. A ses yeux ce ne sont pas de lointains étrangers croisés le temps d'un clic, pas de simples « sujets photo », mais des sujets tout simplement, uniques au monde, chacun d'eux.

Il ne se contente pas d'illustrer mais crée un puissant témoignage, un requiem à l'humanité souffrante, une œuvre, qui alerte les consciences sur les grands enjeux et dangers du XX<sup>e</sup> siècle.

Tokyo, Rio... les foules se pressent à ses expositions, les dirigeants lèvent les yeux de leurs dossiers, l'Unicef en fait un ambassadeur.

On imagine un héros... Mais c'est un homme au contact tout simple et chaleureux, qui aime les bons petits plats et arrête tout pour le Mondial de foot. C'est aussi un père qui traverse ses propres épreuves. Rodrigo, son fils cadet, est atteint de trisomie 21. « Peronne n'est préparé à cela, dit Salgado. Au début, c'est très dur. Mais il est bouleversant de gentillesse, il m'a emmené dans une autre dimension humaine. » Encore un monde à explorer, personnel celui-là. La douleur se fait don, lumière.

« Mais à la fin des années 1990, dit-il, au terme du projet "Exodes", mon âme est plongée dans la noirceur de ce que j'avais vu, surtout au Rwanda. Je perdais espoir dans l'humanité. Mon médecin m'a dit "Sebastião, arrête de côtoyer la mort sinon c'est toi qui vas y passer." » Il est en pleine dépression quand ses parents lui lèguent une ferme dans l'Etat de Minas Gerais, où il a grandi « Gamin, je cheminais quarante jours cheval avec les hommes pour mener les bœufs à l'abattoir. On partait à l'aube dans les hautes herbes, après un plat de viande et de haricots noirs, c'était magique. » Mais quand, adultes, son épouse et lui reviennent au domaine, ils sont épouvantés : « Les forêts avaient quasiment disparu, dévastées par l'agri-

culture intensive. Et puis Lélia a eu une idée magnifique... » Elle sourit. « J'ai fermé les yeux, j'ai vu du vert et j'ai dit : "Si on recréait la forêt ?" » Il faut planter 2,5 millions d'arbres. Mais ces deux-là n'aiment rien tant que les défis. Ce sera l'Instituto Terra, une fondation dédiée à l'écologie. « Tout est revenu : les papillons, les oiseaux, s'enthousiasme le photographe. Je me suis senti renaître et on a imaginé le projet "Genesis" : composer une ode à la nature intacte... » Non qu'il s'agisse de fuir les hommes et leurs enjeux, tout au contraire. C'est l'humanité que menacent les ravages de l'environnement : « Comment vivrons-nous si nous n'avons plus d'air ni d'eau ? » Sebastião fera les images, Lélia les livres et les expos. « Mes parents sont si complices », observe tendrement leur fils aîné, Juliano, 38 ans, qui prépare un film sur son père avec le cinéaste Wim Wenders.

Sebastião a 60 ans quand il se lance dans « Genesis ». Pour photographe les paysages, il lui faut un nouvel appareil, un moyen format. Il doit presque tout réapprendre. Quand il annonce qu'il part photographe la nature, ses agents s'alarment : « Tu n'as jamais fait ça, tu prends un risque énorme. » Lui se demande en effet comment photographe les animaux, ces inconnus. Première étape, les îles Galapagos : « Je m'approche d'une vénérable tortue, elle s'enfuit. Je me mets à quatre pattes, elle s'avance. On finit par se retrouver nez à nez, aussi étonnés l'un que l'autre. J'ai compris que, comme pour les êtres humains, il fallait la respecter, lui demander la permission d'entrer dans son cercle. Idem avec un arbre : assujettir au vent, à la neige, il ne peut pas s'en aller. A moi de venir à lui avec douceur. » A ces êtres sans voix, il veut prêter son langage, ou plutôt ses images, « en noir et blanc, parce que c'est tout ce que je sais faire », dit-il simplement.

Les trente-deux destinations qu'il a choisies sont intactes parce que peu accessibles. A pied, en pirogue, en navire, Salgado passe du blizzard au canyon, du sable sec aux jungles moites. Il accroche son hamac parmi les Indiens d'Amazonie, dort sous des tentes par -30 °C. Au cœur des montagnes éthiopiennes, les gamins s'enfuient en hurlant : « C'est le diable ! » Ils n'ont jamais vu de peau blanche. Chez les Bushmen du Botswana, une femme lui tend des fourmis écrasées dans une feuille. « Un goût proche du citron », note l'explorateur. Les Nenet, eux, ouvrent le ventre d'un renne d'un coup de couteau. Comme ses hôtes, Salgado boit le sang

chaud. Entre deux plats « exotiques », il engloutit des céréales pour tenir de longues journées : la lumière n'est jamais plus belle qu'à l'aube ou au crépuscule. Ses images sont bien plus qu'une histoire de regard : « Pour photographe, j'ai besoin de faire un avec l'environnement, tous mes sens y participent. » Sur un volcan, il s'approche de la lave pour en éprouver la brûlure. De chaque voyage, il revient aussi exalté qu'un enfant. « Magnifique, extraordinaire ! » Les superlatifs se bousculent. « Genesis », l'origine... lui-même semble renaître au contact de la beauté. En dépit d'une immense expérience, il est toujours taillé par le doute, inquiet à l'idée de ne pas trouver « la » photo. « Malgré la fatigue, il rebondit, plein d'énergie, s'il pense qu'une image l'attend plus loin », observe le Français Jacques Barthélemy, guide de montagne, qui l'a accompagné sur la plupart des voyages « Genesis ».

« Et quand il a réussi, il chante. » Ce « Pour photographe, j'ai besoin de faire un avec l'environnement, tous mes sens y participent » passionné de musique emporte toujours un iPod. Il adore Piaf, Brel, et le « Lacrimosa » du requiem de Verdi. En Namibie, son ballon manque s'écraser dans les dunes. En Indonésie, il attrape le paludisme qui va l'épuiser longtemps. Mais il repart. Pourtant, il ne joue pas les fiers-à-bras. « J'ai longtemps repoussé le voyage dans l'Arctique, dit-il, parce que j'avais trop peur du froid. » Quand il s'y rend, son corps chahuté par la malaria déclare un zona, une affection neurologique qui lui paralyse la moitié du visage. « Son œil pleurait sans cesse, raconte Jacques. Entre deux photos, il était obligé de le fermer avec un doigt. Il m'a épaté par son courage. » Le sel de la terre, et l'eau qui s'en va. ■

## « Pour photographe, j'ai besoin de faire un avec l'environnement, tous mes sens y participent »

De l'eau, des arbres... L'agence Amazonas est au bord du canal Saint-Martin, en face de l'hôtel du Nord. On croirait entendre Arletty dans le film de Carné : « Atmosphère ! Atmosphère ! » C'est dans ce Paris mythique que l'équipe de Salgado travaille. La porte s'ouvre sur un espace de bois brut, serene. Mais, ces jours-ci, son propriétaire s'y sent comme un lion en cage. « Le terrain me manque trop. La photo mobilise tout l'être. Quand je n'en fais pas, je ne suis nulle part. » Ses ailes de géant l'empêchent de se poser. « Les photographes recommencent toujours », dit-il. Le nom complet de Sebastião est Ribeiro Salgado, « rivière salée » en portugais.



2009, AMAZONIE  
Les Zoé ne portent que des parures.  
Salgado a obtenu l'autorisation exceptionnelle de vivre avec eux quelques semaines.  
Son épouse, Lélia, l'a rejoint, l'occasion de le photographe « dans » sa photo.



« Genesis, Sebastião Salgado, éd. Taschen, (à paraître en juin 2013).

